

SATELLITES

à La Base de signatures de virus a été mise à jour

8

APOLOGIE DU MOU

Lou Vicemka

Angel Michaud

1^{er} juin 2010

Exemplaire RN000

Il n'y a qu'un seul monde et il est faux, cruel, contradictoire, captieux, absurde... Un monde ainsi fait est le monde vrai. Nous avons besoin du mensonge pour triompher de cette réalité, cette « vérité ».

Friedrich Nietzsche, *La volonté de puissance*

D'une certaine manière, il entre dans les présupposés que le mou est un état corrompu du dur.

Jean-Baptiste Botul, *La métaphysique du mou*, Editions Mille et Une Nuits, 2007

- *Paf ! bang ! tchack ! pan ! baoum !!!*

- *Aïe !*

Le Journal de Mickey, 23 juillet 1972

Lad'AM
Editions

TABLE DES MATIERES

1. Le cas Victor H. p 4
2. L'étrange Piotr A. p 15
3. L'intrigante Astrid D. p 25

1. Le cas Victor H.

Victor descendit du bus n°4 et regarda autour de lui. Dans son dos, il entendit la porte du bus chuintier en se refermant et il sut qu'il se trouvait désormais seul au monde.

Il ne reconnaissait rien, aucune forme familière ne venait susciter en lui un quelconque émoi, tout lui paraissait lisse, terne, mou.

Il tenta un pas mais hésita dans la direction à donner à celui-ci, en avant, de côté et puis de quel côté aller dans cet environnement indéterminé qui lui faisait face. Il lui faudrait pourtant se décider, envoyer de son cerveau à sa jambe l'impulsion nécessaire au déplacement dans une direction voulue.

Il s'accorda un sursis, chercha dans les nuages un indice, un signe, une invitation et n'y trouva que des traces muettes et filandreuses.

Pas de sursis, mais une remise de peine. Parce qu'il en a de la peine, Victor. Tout a commencé il y a deux ans environ alors qu'il accostait une vieille dame pour lui demander son chemin. Quoi de plus banal en effet que de demander sa route à une vieille dame, celle justement qui semble faire ses courses dans le quartier ainsi que l'indique son cabas duquel dépassent, avec élégance, deux ou trois queues de poireau. Rien que de très banal, sauf que...sauf que rien. Victor aurait bien aimé que cela soit l'embryon d'une aventure étonnante afin qu'il puisse – enfin ! – se sentir vivre comme un héros de bande dessinée ou de cinéma. Au lieu de cela, il obtint de la vieille dame une réponse précise mais sans consistance, sans substance, sans matière. Une réponse précise mais dématérialisée. Comme sa vie. Une vie d'angle. Un angle droit. Un angle d'où l'on ne voit rien. Sans espace et sans avenir, juste un angle pour soutenir deux murs, comme ça, pour rien.

L'impulsion vint de son cerveau jusqu'à sa jambe. L'idée lui traversa l'esprit qu'il pourrait reprendre sa route, mais il décida de se laisser glisser vers le sol jusqu'à sentir son grand corps tiède embrasser goulûment l'asphalte.

Victor ne s'en formalisa pas et attendit que le temps s'écoule, fluide et compact, hors de son corps et sur la ville.

Puis il bougea. Au début, ce fut aussi léger et infime qu'un battement de cil, puis son mouvement gagna en ampleur, prit de l'aisance et un pas s'amorça. Il atteignit le trottoir.

Il lui avait fallu de longues années de tâtonnements, d'essais infructueux et d'autres plus féconds, de questionnements pour arriver à cerner ce qu'était le Mouvement Oblong Unifié. Mais celui-ci lui réservait encore de temps à autre des surprises, comme ce baiser impromptu au bitume, des chausse-trappes voire des trahisons précoces. Comme les vieilles dames, le MOU lui apportait son lot de désillusions, mais aussi le secret espoir de transcender enfin son ennemi de jamais,

l'ennui. Ne pas s'ennuyer, c'est tuer le temps. Mais alors, si le temps meurt, qui va remonter la pendule ?

La question le taraudait et son pas s'allongeait au fur et à mesure qu'il se rapprochait du siège social du MOU, dont le gardien, Emile, le frère de Pascal, le cousin de Michel, le recevrait à bras ouverts et répondrait à la question existentielle de la rigidité de l'aiguille (même quand le temps se creuse). Victor avait rencontré Michel, en premier. En premier, c'est un bien grand mot pour un garçon qui a toujours été le dernier de sa classe. En 6^{ème}, ou plutôt en 4^{ème}, Victor avait côtoyé Michel sur le même banc, au fond de la classe. A la place même où aurait dû se trouver le radiateur. Mais celui-ci avait, hélas, été démonté par André, le frère de Simone et l'oncle de Jean-François. Mais bon, qu'importe ? Radiateur ou pas, le fond de la classe reste le fond du gouffre dans lequel Victor avait sympathisé avec Michel. Michel lui avait présenté Pascal. Et Pascal, Emile. C'est hasardeux comme système, un peu chaotique comme réseau, mais ça marche. Ça colle. Ça le fait bien finalement. C'était nécessaire de préciser tout cela. C'est important d'être précis et de ne pas tout mélanger, comme ranger les torchons avec les serviettes ou les chèvres avec les vaches. Il ne faut rien mélanger, ici, il est écrit « Rue Saint-Simon » et là « Chien méchant ». Au-dessus l'avion perfore le ciel. Un chat passe agacé. Au-dessus du chat il est écrit : MOU. Victor était arrivé à bon port, le siège social du MOU.

Pour ne plus broyer du noir, il comptait bien y trouver du grain à moudre. Et tout eut été simple. Las ! Rien n'était à sa place ce jour, le chat oui, la rue oui, mais là alors c'était trop fort ! Emile ne se trouvait pas derrière son vieux bureau de bois sombre situé un peu à gauche, à l'accueil. Que faire ? parler à cet inconnu ? retourner au loin vers l'asphalte ? Arrêter de respirer, Victor avait déjà essayé mais avait déclenché une crise d'asthme épouvantable, le SAMU était venu le chercher pour le transporter aux urgences de l'hôpital Charles Darieux où une infirmière peu amène lui avait collé un masque à oxygène, en pleine figure, du côté de la bouche. Quand on a une crise d'asthme, c'est extraordinaire comme ça fait du bien l'oxygène, on sent ses bronches s'ouvrir et laisser librement circuler l'air. Victor allait parler à l'inconnu. La décision lui était poussée comme une plante vivace, de l'intérieur, en revoyant les images de son passage à l'hôpital. Pour Victor, parler relevait de l'exploit sportif. Il était capable, tout de même, d'ouvrir la bouche suffisamment, de tirer sur ses lèvres pour former une lettre, comme O, par exemple. Avec I, ça marche aussi, dans l'autre sens, avec U, c'est pas mal ; Victor, donc, pouvait faire cela, s'entraînait de longues heures devant sa glace, le matin, parfois même il profitait du A pour se brosser les dents. Il savait et pouvait le faire. Cependant, éructer une lettre ou grimacer un mot ne relèvent pas du langage mais d'une singerie de ménagerie... De fait, articuler est une condition préalable au phrasé, mais

ça ne fait pas le langage... Que manque-t-il ? Il manque quoi dire. Une bonne partie de la vie post-pubère de Victor résidait en cette petite question : quoi dire ?

Et oui, quoi dire hantait les nuits et les jours de Victor, aussi sûrement qu'on avait installé une chèvre sur la même couche qu'une vache et que le chat était passé sous MOU.

Il risquait même à ce stade, à force de se demander quoi dire, d'être confondu avec les batraciens qui, dès les premières nuits de printemps, hantaient les marigots et les rus de la campagne alentour. Et justement le printemps s'annonçait en fanfare, à grands coups de coassements, de bourgeonnements exubérants, de verdure conquérante, de floraisons prometteuses. Le risque devenait immense, étendait sur lui son ombre de ravalement à une branche réputée inférieure sur le buisson du vivant. Il lui fallait à tout prix parler, et de manière intelligible encore.

Il se concentra, l'on entendit grincer les rouages de son cerveau, les neurones se mettre en branle et en quête de quelques mots sensés à coordonner.

- Bonjour, vous venez souvent ici ?, s'entrechoquèrent dans son larynx, avant de trouver en bon ordre, au grand soulagement de Victor, la sortie buccale. Même le point d'interrogation s'était joint au groupe d'éclaireurs.

Même yeux et bouche grands ouverts chez l'interlocuteur interloqué.

Tout trahissait le désarroi, l'inquiétude et surtout la stupéfaction.

L'interrogation.

- Non, fit Lou. Je remplace Emile aujourd'hui, et peut-être demain aussi, il a eu un accident...
- ???????????
- Vous le connaissez ?
- Hueue.....
- En sortant de chez lui, il a glissé sur un pigeon. C'est curieux non ? pourtant, c'est comme ça. Au moment même où son pied gauche allait relayer le point d'équilibre dans le système de balancier, maintenu jusqu'à cet instant dans la partie droite de son corps, le tout contrôlé par une lente rotation de son bassin et aussi, mais de moindre ampleur, par les épaules, son pied gauche, le talon puis la plante, prirent appui sur un pigeon bagué en 2008 par l'A.P.P.¹ dans des conditions dramatiques, puisque ce pigeon femelle nommé Amélie fit un arrêt cardiaque. Un simple massage permit le redémarrage du cœur... C'est une histoire étonnante non ? Amélie fut soignée quelques temps dans les locaux de l'A.P.P. avant d'être relâchée, rue Pointe-à-Pitre, à quelques pas d'ici. Emile, centre de gravité axé sur Amélie, glissa et s'étala de tout son long sur le trottoir... Le SAMU est

¹ Association pour la Protection des Pigeons

venu le secourir alors qu'il gisait dans une mare de sang et que sa tête reposait, énucléée, sur le bord du trottoir... Mais, heureusement, Amélie n'a rien et a pu reprendre son envol besogneux et mou vers d'autres cieux... Et vous, vous êtes qui ?

Victor essaya une autre combinaison phonique :

- Bah.....

Devant ce résultat pitoyable et si éloigné de ses espoirs immenses, Victor se mit brutalement à rougir. Désespérant de réitérer son exploit initial, il était maintenant la proie d'un rouge infamant qui, non content de lui dévorer les joues, s'attaquait aussi, et avec voracité, à son nez, son menton, son front, ses oreilles, son cou. Jusqu'à ses racines de cheveux qui commençaient à présenter un suspect mais indéniable roussissement.

Pour stopper la fulgurante avancée de cette purpurine invasion, Victor tenta son va-tout, mit en quelques milliardièmes de seconde la main dans sa poche pour la en ressortir tout aussi prestement mais désormais porteuse de la salvatrice carte, qui l'avait maintes fois tiré de situations inextricables.

Lou la prit, la lut.

Je m'appelle Victor.
J'ai des problèmes d'élocution.
Pouvons-nous communiquer par écrit ?

Et lut et relut.

Elle esquissa un sourire qui s'effaça dans les yeux, au nord, très au nord, dans le froid hyperboréen d'une banquise inaccessiblement glacée. Lou a les yeux au nord dès qu'indique, dans son environnement, la présence d'une personne vulnérable, handicapée, apeurée, ou simplement esseulée. Son système immunitaire est construit selon un modèle rare entrecroisé d'éléments notablement instables.

Lou faisait avec.

Elle savait, dans la seconde, rougir à l'idée d'un phoque qui se déshabille, sourire en entendant le grincement particulier du vélo vieux centenaire qui a pris l'eau, tout comme son propriétaire, et aussi rire fort et crûment en voyant Elise, sa petite sœur, s'engluer dans sa tartine en renversant son bol de chocolat chaud.

Elle pouvait, à tout instant chercher la bagarre avec une mouche, renverser une chaise qui bouscule la table et fait tomber un verre à pied pour se coltiner avec l'insecte qui trouvait toujours refuge au nord. Sur la banquise.

Elle devait, pour ne pas s'ennuyer, accomplir des tâches mystérieuses qui confinent à l'exorcisme, comme stopper net un autobus en pointant un doigt vengeur et vaudou.

Mais là...ce n'est pas la même chose. Pas de phoque, pas de mouche ni de vélo vieux. Il y avait juste Victor. Son panneau à la main. « Je m'appelle Victor. J'ai des problèmes d'élocution », c'est une toute autre histoire ! Qu'est le réchauffement de la planète face aux problèmes d'élocution de Victor ? Peu de choses, certainement, une simple histoire de disparition d'espèces, comme d'habitude.

- Hueue....., fit Victor dans un souffle...

Lou vira du nord au sud, Victor avait changé de panneau :

Tu veux pas me parler ?

- Ah mais si ! Mais si ! Je vais te parler, pas de problème... Que pourrais-je te dire ? Ah oui, sais-tu qu'à cause du réchauffement de la planète les roues grincent et la mouche renverse le verre sur la banquette ?

- Hueue.....m'en fous... là pour MOU...

Et Victor s'effondra.

Victime d'avoir prononcé plus de dix mots en moins de dix minutes. Il le savait pourtant que ce seuil était fatidique, déjà à 7, il avait des palpitations, elles s'accéléraient à 8, puis à 9 les tremblements apparaissaient et quelque part entre le dixième et le onzième mot, un mystérieux séisme s'emparait de son corps. A chaque fois, les signaux se répétaient et aujourd'hui déboussolé par les yeux de Lou qui lui avaient fait perdre le nord, il s'était encore laissé avoir et gisait lamentablement au sol, perturbant la géométrique harmonie des rouges tomettes importées à peu de frais d'Espagne mais vendues – ah que le commerce est hypocrite - comme d'authentiques carreaux de Salernes, à pourcentage garanti en huile de coude et sueur frontale.

Lou tenta de l'éventer avec une des cartes d'amorce relationnelle mais la trajectoire d'icelle vint subitement et fortuitement croiser celle d'une mouche bleue qui venait justement d'abandonner le plafond dans l'espoir d'aspirer au fond de la tasse à café de Lou les nanoparticules de café qui y traînaient encore. Le choc fut terrible. Les nanoparticules de café, perturbées dans leur patiente

œuvre de sédimentation manifestèrent leur désapprobation en se vaporisant, à l'insu de Victor victime, de Lou éberluée et de la mouche sonnée, dans la totalité de l'air ambiant.

Victor a tort. Il n'avait jamais passé le test des dix mots. Pourtant en moins de dix mots on peut dire des choses. Il suffit de se laisser aller. Son orthophoniste avait essayé de lui inculquer quelques rudiments d'expressions libres en moins de dix mots, comme par exemple :

- la mer se noie dans un verre d'eau
- la fille en pyjamas s'extasie
- la quille du bateau racle le fond
- une cage et un fouet pour dominer le tigre
- sœur Sourire est morte dans un rictus
- moi Tarzan toi Jane c'est possible
- l'hippopotame se reproduit à flanc de colline
- le pénitent ment et se pend pour toujours
- l'émotion est plus forte que la voix

Mais elle avait rendu son tablier et son porte-voix. Victor n'était pas sensible à son mode de communication basée sur la douceur et le geste tendre.

Victor a tort dans un certain sens. Celui, iconoclaste, de la recherche éperdue du contact avec ses semblables. Avec ses semblables ? Sont-ils donc si similaires, conformes, identiques, ces semblables répliqués ? ce n'est pas si sûr, peut-être Victor appartient-il à une espèce à part, rare, une espèce orpheline dont personne ne se préoccupe car elle ne recherche pas le pouvoir. Sans voix, pas de pouvoir... Sans voix, on ne fait pas d'ombre à ceux qui s'immiscent dans nos têtes pour y imposer un point de vue. A l'aune du pouvoir, le panorama est un film en technicolor, un coucher de soleil sur un paysage de rêve. C'est beau mais c'est froid. C'est une façade plantée en décor pour masquer le réel déguisé en quotidien.

Il n'empêche, il ne faut pas oublier l'essentiel : Victor est effondré. Effondré, quasi-aphone mais pas encore mourant... Les nanoparticules de café infiltrées dans son organisme commencèrent à produire leur effet. Son trafic neuronal reprit du poil de la bête et le moût de ses réflexions ne tarda pas à se faire sentir. Victor se rendit compte qu'obnubilé par ses déboires, il avait failli oublier le lieu dans lequel il se trouvait et voilà que cette mémoire lui revenait peu à peu, remontait les canaux de sa conscience, sa vue brouillée par les perturbations qu'il venait de subir retrouvait sa netteté et lui signifiait clairement qu'il ne risquait plus grand chose puisqu'il était au cœur du MOU.

Un MOU sans Emile certes mais peut-être que le MOU avec Lou valait quelque chose. Un rétablissement vertical devenait incontournable. Victor évalua son environnement immédiat d'un

large coup d'œil. Il n'avait pas droit à l'erreur cette fois, il fallait qu'il effectue de manière parfaitement synchrone tous les mouvements nécessaires à cette opération. Il repéra et évalua la distance entre sa main gauche et la rampe de l'escalier qui lui servirait d'appui, le temps qu'il lui faudrait pour s'en saisir, la masse d'air qu'il aurait à soulever pour gagner la station debout. Quand il fut certain de n'avoir laissé aucune donnée au hasard, il se lança dans un mouvement parfaitement calculé, unifié, coulé et fluide et se retrouva debout face à Lou.

Ainsi va la vie pour Victor, évaluer son environnement, repérer, évaluer, calculer.

Lou prit les devants :

- Bon, je suppose que si c'est vous êtes venu au MOU, c'est que vous avez une bonne raison.

Lou avait repris le vouvoiement de service. Lou peut être très « service service ».

- Wouéé, fit Victor avec un regard de reconnaissance pour Lou.
- Je peux supposer que vous veniez rencontrer Emile afin qu'il vous aide à résoudre votre problème d'élocution ? Pourtant, ce n'est pas la vocation du MOU, le Mouvement Oblong Unifié...

Mon problème d'élocution, ce n'est pas trop grave... Mon vrai problème, c'est que ma vie est sans consistance. Que dois-je faire ?

- Je vois... C'est plus dans mes cordes, ça... En effet, je comprends votre trouble, mais soyons sérieux, la nature de la vie est-elle d'avoir une consistance ?, interrogea Lou.

Elle avait contourné le comptoir derrière lequel elle s'abritait. Elle entraîna Victor vers une table, dans un angle de la pièce, le fit s'asseoir et prépara un thé sur un vieux réchaud d'un autre âge, dans une théière émaillée bleue.

Le rituel du thé, pour Lou, est bien éloigné des cérémonials asiatiques ou anglais, mais tirait son sens dans l'instauration du dialogue. Plus le thé est offert chaud, plus le temps passe, et plus s'instaure une communication dont le niveau de profondeur pouvait atteindre une conception extatique du langage. Elle choisissait ses mots avec soin. Elle laissait tomber ceux, trop abrupts, aux angles vifs, pour adopter ceux, plus ronds, plus souples, ceux qui se plient au souffle, pour apaiser sans dénaturer le sens, sans occulter le propos, mais qui, par leur grain et leur galbe,

enfouissent les angoisses et laissent émerger comme une somnolence implacable, l'éradication du temps qui passe au profit des montres molles.

De la volée de mots qui lui montaient en tête, elle en attrapa au vol une poignée, les déposa dans la paume de sa main, aussi délicatement que de frêles poussins et les fit glisser entre la théière et le sucrier en faïence. Elle demanda à Victor de tendre l'oreille vers ce pépiement, cet insolite gazouillis et Victor, fasciné, observait bouche bée le ballet des mots lâchés sur la table, les plus hardis tentaient d'escalader les tasses et quelques chanceux risquaient un plongeon dans le thé maintenant tiédi, les timides faisaient bloc contre le sucrier et les farouches cherchaient avec affolement la main de Lou pour s'y blottir. Ils trouvèrent les doigts de Victor, se sentirent en sécurité dans le chaud duvet qui recouvrait ses avant-bras, décidèrent de tenter l'aventure et remontèrent en une cordée piaillante tout le bras, le cou et le menton de Victor. Ils basculèrent d'un coup, soulagés d'avoir atteint une gorge accueillante, dans le gosier de Victor.

- Mais...ça me chatouille... les mots..., parvint à articuler Victor en se tortillant de rire et en se grattant la gorge.
- Ça fait cet effet-là à certains la première fois, le rassura Lou. Puis l'effet diminue, on s'habitue à ce petit gratouillis, on se met à parler juste pour sentir l'effervescence, la caresse des mots dans la gorge. Je ne m'en lasse pas. Essaie.

Le doute traversait Victor. Qu'allait-il faire de tous ces mots, si ce que proposait Lou fonctionnait, un collier de fête Bantou ? Ou bien un chaud rembourrement pour un édredon falsifié ? Sans doute que non. Probablement allait-il pulser les mots vers les champs en friche pour en faire une culture, à moins qu'il ne préférât les enfouir dans ce lieu secret comme des bulbes frais. Le plus vraisemblable, c'est que Victor utiliserait ce chapelet de mots pour déverser des banalités, des sentences affriolantes pour améliorer l'ordinaire et ouvrir au monde ses yeux profonds sur les choses et les vivants afin de les nommer, de les renommer, de les faire apparaître, en quelque sorte, mais domestiqués par la baguette magique du professeur de lettres qu'il avait croisé, à l'orée, un jour de pluie. La météo pourrait faire un terrain de jeu propice, à cause des cumulonimbus, des stratocumulus, altocumulus, nimbostratus et autres noms encore, dont certains se définissent par le son et la forme même du mot, par la texture du nuage, qu'il soit transparent ou nimbé d'ouate permanente dans un décor fou mais instable cependant. Ce n'est pas tout ! L'anticyclone des Açores pourrait fournir un arsenal inépuisable d'arguments, de problématiques et de définitions. Victor pourrait alors, dans une logorrhée psalmodiée sans fin, conquérir une quasi-éternité phonique composée de mots, de mots, de mots, dont certains font mouche à tout coup et d'autres pas. Cela pourrait bien être son destin, après tout, que de discourir sans fin, de haranguer, de disserter, de jacter seul ou en public. Victor aurait préféré

seul, mais il sentait bien, à cet instant, que son avenir allait se dénicher en public, se dévoiler pour toujours, qu'il allait se livrer nu, paré de phrases obscures que l'on sent tendues pourtant vers la clarté. La clarté des mots n'est-elle pas pure illusion au regard de la transparence du filet d'eau des montagnes ? C'est possible. Victor avait bien du mal, à cet instant, à dissocier le mot de la solitude. Pourtant, bizarrement, il savait confusément que sa vie basculait de l'improbable au probable, de l'inénarrable au narrable, de l'innommable au nommable. Ça donne le vertige. Basculer donne toujours un peu le vertige. Surtout quand l'environnement, même proche, est loin des mains, des oreilles, mais que la bouche ouverte laisse passer le souffle animal des mots cousus les uns aux autres sans fin ou presque jusqu'à repeindre l'environnement couleur vocable.

En premier lieu, pour parler, il lui fallait choisir ses cibles.

Dix...cela lui sembla un bon nombre pour débiter...dix, c'est rond, équilibré, ça sonne, ça claque dans la bouche, ça file entre les dents, dix, dix, ça percute les conduits auditifs, ça ne laisse pas de traces.

Dix cibles donc. Lui restait à élaborer un système aléatoire de choix. D'emblée, il écarta la technique de l'annuaire, passablement démodée et surtout géographiquement limitée. Il lui fallait un panel de prestige, un choix grandiose, dans l'absurdité ou la démesure, non décidément il ne pouvait se contenter de Mme Duvernay, charcutière à La Rochelle, de M. Deschamps, mécanicien à Coubizou ou de Mme Dantic, bibliothécaire à Douarnenez.

- Pourrais-je utiliser un de vos ordinateurs ?, demanda-t-il à Lou.
- Mais certainement, nous venons de renouveler le parc informatique du MOU et disposons aujourd'hui des meilleures technologies, lui répondit Lou, toute fière de pouvoir faire l'article de la section multimédia.

Dès qu'elle fut retournée à son bureau, Victor quitta l'austère site de l'Académie française et se connecta sur le réseau social des collectionneurs de mots en voie de disparition. Il comptait bien y dénicher sa première cible.

Il fut surpris de découvrir le monde des collectionneurs. Non, ce n'est pas tout à fait exact, il fut surpris de découvrir le monde, dans un premier temps, puis le monde des collectionneurs.

Il tapa dans

Google[™]
France

collectionneurs de mots [Recherche avancée](#)
[Outils linguistiques](#)

Rechercher dans : Web Pages francophones Pages : France

Tout est possible dans ce monde-là...

- les collectionneurs de boîtes d'allumettes,
- de cendriers,
- de paires de lunettes,
- de lacets bleus,
- ceux qui collectionnent les T-shirts des Rolling Stones,
- ceux qui collectionnent les petites culottes pour les accrocher à un cintre,
- les verres en carton,
- les mots, enfin...

Toutes sortes de mots, des gros, des petits, des longs, des bleus, des jeux, des derniers...

Plusieurs sites proposaient des choses, mais approximatives. Un pourtant, attira son attention. Un site dont le nom était Lad'AM. Il proposait toutes sortes de textes plus ou moins incompréhensibles à télécharger. Il était écrit aussi « nous cherchons des auteurs », suivi d'un numéro de téléphone : 04 94 44 53 20.

- Lou, je peux téléphoner ?
- Bien sûr...

Le temps de composer le numéro sur le cadran à touches d'un autre âge.

- Driiiiiing !
- Georges Fawcett à l'appareil
- Heu... Je suis Victor Hyde
- Etes-vous auteur ?
- Heu...
- Parfait ! Vous avez de quoi noter ? Voici le titre de l'ouvrage que vous devrez écrire « L'arc sous le vent » et la phrase que vous insérerez dans votre texte « Les doigts de Louise flirtaient avec un gros cendrier de plomb ». Vous avez jusqu'au 29 mai 2011². Je suis en cours de rédaction de préface et n'ai pas beaucoup de temps, d'autres questions ?
- Non...
- A bientôt...

Raccroché.

Toute sa vie durant, Victor avait navigué sans contrainte. Là, à l'instant, une contrainte lui avait été assignée. Curieusement, il s'estimait plus libre que jamais. Il sentait, tout au fond de sa bouche, les mots caresser son épiglotte. Ils souhaitaient en découdre. Il suffirait de les canaliser

² Victor Hyde, [L'arc sous le vent](#), Lad'AM Editions 2011

vers ses doigts, et de ses doigts vers son stylo. Les mots – ses mots – allaient colorier la page, la corriger, la modifier pour affiner sa pensée.

Toute sa vie durant, Victor était resté coi. Du langage vers la parole il n'y a qu'une microscopique plume qui balaye de gauche à droite des hectomètres de pensée.

Dr Jekyll, après avoir expérimenté tous les recoins du silence, de l'abstinence, en compagnie de Robert Louis Stevenson, avait muté vers la compatibilité surprenante de la pensée mise à nue et scotchée vers le blanc d'un revers respectueux de sergent-major.

- Au revoir Victor, à un de ces jours peut-être...
- Merci Lou, à bientôt.

Ils sont légion, les Victor Jekyll et les Robert Lou Hyde à renier systématiquement l'évidence, la chute des mots mène invariablement à l'innocence.

2. L'étrange Piotr A.

Piotr roulait trop vite. Bien trop vite. La musique à fond. L'Audi TT empruntée à sa sœur Agathe était une de ses rares coquetteries. Sa sœur avait un travail qui rapportait beaucoup d'argent. Elle avait donc une belle voiture que Piotr lui piquait de temps en temps pour faire un tour en accélérant à fond dans les sorties de virages. Son métier à lui, éducateur spécialisé, ne lui rapportait presque rien. Il s'en fichait. Il était peu attaché aux biens matériels. Il préférait s'intéresser aux gens. Chacun son truc. Il n'empêche que de temps en temps, il aimait bien s'injecter de l'adrénaline avec la voiture de sa sœur.

La musique à fond.

Ça ne semble pas comme ça, mais c'est un détail important, la musique à fond... Surtout lorsque celle-ci s'interrompt sans raison apparente. Et plus encore quand, après avoir trituré le lecteur de CD sans résultat, une voix non invitée prend la place de la musique...

- Piotr ?
- Putain, c'est quoi ce délire ? Y'a que ma sœur pour mettre des gadgets pareils dans sa bagnole...
- Piotr ?, reprit la voix un rien suave.
- Ah, j'y suis, vous allez me dire que je roule trop vite et que je ferais mieux de me garer, vu mon taux de THC dans le sang...font chier ces bagnoles intelligentes, c'est pire que les bons vieux condés.
- Tu ferais mieux de te garer en effet, nous avons à causer, continua imperturbablement la voix suave.

A moins que la suavité ne soit qu'un des effets secondaires, une hallucination construite par son inconscient inquiet de la tournure des événements (on se rassure comme on peut), une vue de l'esprit favorisée par les quelques bouffées du pétard qu'il avait fumé en sortant du boulot. Harassant d'ailleurs. Particulièrement pénible aujourd'hui, il avait fallu se coltiner un de ces élus pâlots du Conseil Général, bien mis de sa personne, aucun faux pli, aucun faux pas, juste un monstrueux vide sous l'enveloppe, et lui expliquer, avec calme et pédagogie – discrète bien sûr - que la subvention du CG était tout à fait justifiée au vu des résultats de la structure. Piotr haïssait cette part quasi-prostitutionnelle de son job, il était éduc spé, pas expert en auto-promotion.

- Pas question !
- Tant pis pour toi... Je dois te parler de ta
- Vous êtes qui d'abord ?
- Qu'importe. Disons que je suis personne, ou ta conscience, appelle ça comme tu veux.

- Ma conscience ! C'est la meilleure celle-là !
- Je dois te parler de ta violence.
- De quoi j'me mêle bordel !
- Tu sais très bien de quoi je parle : deux arrestations, une garde à vue, tu vas faire quoi la prochaine fois ? finir en prison.

Piotr voyait rouge. C'était toujours comme cela lorsqu'il avait bu et fumé. Il délirait, entendait des voix, se mettait en colère, très en colère et finissait par casser quelque chose.

Il roulait trop vite, il se mit à hurler avec les chevaux de la TT. Ses bras tendus sur le volant, il se soulevait comme mû par la colère, son cou tendu laissait apparaître ses veines. Il hurlait, hurlait et les larmes de rage embuaient ses yeux, roulaient par gouttes généreuses sur la braguette de son pantalon. Il hurlait comme s'il allait mourir de haine, sans regarder. Sans plus regarder devant lui, sur la petite route de l'arrière-pays varois, son compteur indiquait 220 km/h. Les arbres défilaient comme dans un kaléidoscope pour nain de jardin, c'est-à-dire comme dans un kaléidoscope normal, mais plus près du sol, là précisément où la vitesse prenait de l'amplitude, accélérât le monde jusqu'à ce qu'il devienne comme au cinéma : trop vite, vingt-quatre images par seconde, l'inerte semble vivant alors que le vivant passe comme une fulgurance éthérée. Il hurlait pour extirper de son corps ce cadavre qui l'encombrait depuis toujours, un autre lui-même désincarné mais chevillé au corps. C'est compliqué la violence à l'intérieur du dedans, c'est comme une cocotte-minute au bord de l'asphyxie prête à imploser une énergie mauvaise et incontrôlable. Piotr, figé dans un cri, passait au ralenti dans le cercle blanc de la lune. On pouvait alors très bien distinguer son nez aquilin et ses yeux exorbités avec un filet rouge de sang qui donnait à la lune un peu de couleur. Sa bouche, grande ouverte, même sans son, semblait vouloir absorber le monde entier pour en finir avec la douleur au creux de son ventre. Son pied droit n'était pas visible de l'extérieur de la voiture, mais tout semblait indiquer qu'il s'arc-boutait sur la pédale d'accélérateur pour en extirper une pointe supplémentaire de vitesse. La détresse en enfer. Ce qu'il ne voyait pas mais que la lune semblait envisager, c'était ce marcassin, tout penaud d'avoir survécu à la battue organisée par le Conseil Municipal de V., mais en colère d'y avoir perdu ses parents. Il semblait prêt à se venger. Il reçut les pleins phares de la TT en pleine gueule. Piotr le vit aussi. Sans sas de décompression, il lâcha son souffle sur le verre car-glass, se replia, souleva son pied droit et l'écrasa de toute son énergie sur la pédale de frein. Trop tard. Le marcassin avait déguerpi, mais derrière lui se trouvait la signalisation d'un petit chantier de réfection de la route. Sur le petit chantier il y avait une cabane à outils au travers de laquelle passa la TT d'où fut éjecté Piotr. La voiture s'écrasa contre un tas de graviers.

Du bruit plein la tête, Piotr se releva. Il ne s'était même pas fait mal, mais l'accident ne l'avait pas apaisé. Il s'approcha de la voiture.

- C'est cela que j'avais à te dire Piotr ! Il faut que tu trouves une solution pour te calmer.
Mais d'où te vient cette haine ?

Piotr se saisit d'une masse laissée là par les ouvriers du chantier, à moins qu'elle n'ait fait un bout de route avec la TT, depuis la cabane jusqu'au tas de graviers.

Dans un hurlement qui fit s'arrêter le cœur du marcassin, Piotr entreprit de détruire ce qu'il restait de la voiture de sa sœur. Debout sur le capot, il frappait le pare-brise. Il avait cessé de hurler. Le verre se détachait de la fenêtre et inondait les sièges avants. Le toit ne résista guère sous les assauts répétés, les portières, une par une, jusqu'à ce qu'elles sortent de leurs gonds. Les jantes, les sièges arrières, le plancher, volèrent à leur tour vers la lune. Les coups surpuissants mirent en miettes ce qui avait été autrefois un véhicule de sport. Ne resta plus que le lecteur de CD et le moteur fumant. Explosé, le moteur à explosion, l'essence coulant du réservoir plié et tordu se mélangeait à l'huile formant des miasmes puants. Le moteur n'offrit guère de résistance aux coups de butoir portés par la masse qui, par fracas successifs en alternance avec les ahanements de Piotr, changeait en copeaux ce qui fut tôle, métal et solide.

Il s'assit pour rassembler son souffle alors que la douleur envahissait son corps. Il ne s'était pas blessé dans l'accident. C'est la voix du lecteur de CD qui le tordait de douleur.

- Je te laisse Piotr, mais je reviendrai.

Il n'eut pas besoin de faire un geste pour tuer le lecteur de cédé, la voix s'était tue toute seule. Assis.

Seul.

Dans la fumée de l'accident.

Quelques sifflements de durites agonisantes. Un marcassin au loin qui ne comprenait pas. Une lune béate d'admiration devant le spectacle. Piotr reprenait ses esprits doucement en même temps que son souffle s'apaisait. Son corps était là encore et sa bouche desséchée abandonnait peu à peu le rictus qui s'y était creusé dans la haine, dans la rage et dans l'effort, et revenait graduellement à une forme moins brutale. Intérieurement, c'était encore le grand bouillon, l'écume de la rage commençait juste à refluer de sa gorge et à couler, de moins en moins torrentielle, dans l'œsophage. Encore quelques minutes et elle irait se nicher à sa place de toujours, quelque part au fond de l'estomac, tapie, mais à l'affût, prête à gonfler, à déborder, à envahir le corps de Piotr. Encore quelques secondes et il pourrait de nouveau réfléchir. Deux ou trois respirations et le bouillon serait calmé.

Ça y est, la douleur reflétait. Enfin.

Il rouvrit les yeux et tandis qu'il regardait, hagard, les restes enchevêtrés de la cabane, du gravier et de feu la voiture de sa sœur, il sentit un bref tremblement, une insaisissable secousse.

- cette fois, j'avais pas y couper, j'suis bon pour les barges.

La panique le guettait, il sentait sa boule de rage s'étirer au fond de son estomac et alors qu'il se résignait à essayer une seconde crise, la terre se mit à trembler autour de lui. Il vit le tas s'effondrer sur lui-même et les graviers disparaître par poignées dans un trou que la secousse venait d'ouvrir, il vit les planches de la cabane et les outils rescapés de sa rage s'engloutir en suivant le même chemin, il vit, impuissant, la dépouille de la TT basculer dans cette bouche terreuse. Il vit aussi, nettement, quoique de manière totalement impromptue, une sorte de tunnel souterrain, dont l'entrée venait d'être libérée par la secousse.

Il entendit au loin, mais de plus en plus proches, des sirènes hurler. Les collines clignotaient, orange – noir – orange – noir – orange.

Il se rappelait maintenant avoir entendu des vieux parler, à l'heure de l'apéro, d'un gouffre devenu légendaire. Plus personne ne pouvait le situer, les gamins le cherchaient pour aller vadrouiller dans la colline et faire bisquer les vieux à leur retour. Lui avait toujours mis ces histoires sur le dos de l'âge et du pastis.

orange - noir – orange – noir – orange

Les gyrophares étaient sur lui.

Les sirènes dans ses oreilles.

Le tunnel devant.

Il fit un pas, deux, la boule reflua dans son ventre.

Quand il franchit l'entrée du tunnel, Piotr sentit la boule se recroqueviller au fond de son estomac. Un timide sourire frémit sur ses lèvres.

La terre trembla encore. Piotr ne se retourna pas. Il savait que la secousse venait de reboucher l'entrée. Son sourire s'élargit, déjà les sirènes s'estompaient. Il avança dans le tunnel. Il ne verrait pas les mines autoritaires, perplexes, décontenancées, mal réveillées des autorités diverses en bleu marine ou en rouge sapeur, il n'aurait pas à souffler dans un ballon qui virerait de toutes façons au fluo à moins de dix centimètres de sa bouche, il n'aurait pas à se soumettre à la piqure détectrice de drogues, il n'aurait pas à jouer le garnement pris en faute, en flagrant délit d'indéniable connerie. La boule était recroquevillée au fond de son estomac, il n'avait plus mal. Il ne verrait plus non plus sa sœur mais Agathe avait du répondant, du ressort dans l'adversité, elle était plus rationnelle que lui, elle savait gérer ses émotions, d'ailleurs c'est ce que disait toujours leur mère :

- et pourquoi tu te mets dans un état pareil, regarde Agathe, elle a pas tout déchiré, elle !

Il l'aimait bien Agathe pourtant, elle avait toujours été là pour lui, patiente et coulante sur ses inévitables bourdes, frasques et autres déboires. Elle pleurerait sans doute un peu et puis elle irait voir son banquier et un concessionnaire et qui sait ? elle s'offrirait peut-être la Mercedes de ses rêves. Il ne se demanda même pas comment on allait faire pour l'enterrer ou plutôt l'incinérer, puisque les cendres ont le vent en poupe pour ce genre d'affaires de nos jours. Non, il avançait.

Noir et encore noir. Le sol semblait stable. Le tunnel s'était refermé comme dans un dernier spasme, une dernière contraction. Revenir à l'utérus, pourquoi pas. La paroi, en fil d'Ariane, était rugueuse par endroits et lisse à d'autres. Il parcourut une centaine de mètres. Peut-être. Peut-être pas, plus, moins, qu'importe. Marcher dans le noir c'est déplaisant. On est pas conçu pour ça. Il s'assit sur le sol. La boule au ventre était revenue et clouait son estomac. La même forme, la même douleur mais pas de la même nature. La rage avait fait place à la peur. La peur aussi agit sur l'estomac. Sont-ce des sensations tellement différentes ? Oui, finalement, l'une propulse vers l'avant, l'autre cloue au sol. Mais pour la douleur, c'est pareil. Ça broie, ça déchire, ça racle, ça pique. Il y a une relation, forcément, entre le ventre et les yeux. Quand la boule paraît, les larmes coulent des yeux vers le sol en striant les joues. La boule pousse à la trace. La colère et la peur c'est pareil ?

- Quand je tape, je frappe, je déchire, c'est parce que j'ai peur ?

La peur et la colère ne sont pas bonnes conseillères. Mais alors comment réfléchir quand la boule s'y met et noue la gorge ? Quelle posture adopter devant les autres, quand on a peur, quand on est en colère ? Piotr a peur et cela l'enrage. Piotr perd la tête. Piotr perd la boule.

Dans le silence d'un gouffre, on apprend vite une chose : quand on ressortira, si toutefois on ressort, on ne sera plus jamais le même. Peut-être Piotr va-t-il perdre la boule au point de ne plus avoir peur et ne plus jamais être en colère. C'est possible. Quand on est assis, dans le noir, dans un gouffre, seul, dans le silence absolu, on affronte les prémisses de la première perte, celle de ses contours. Je suis grand ? petit ? je suis moi ? je suis où ?

Rechercher les visages familiers : la mère, le père et toute la famille sans oublier personne, même pas la concierge de l'immeuble de fonction de l'Education Nationale où il avait habité entre trois et neuf ans. Une concierge, ça met le nez partout, c'est un proche, donc. Tous ces visages du monde du dehors qui font exister Piotr tant qu'il se concentre pour conserver leur image dans sa tête. Pour cela, il s'est appliqué à fermer avec force ses yeux. Plus ses yeux sont fermés, plus ils les voient tous, même Agathe. Agathe...l'Audi TT...Détruite... La pensée effaça les images et Piotr se retrouva seul à nouveau dans le gouffre pour rencontrer la deuxième perte : l'espoir. Il avait eu

ça comme disserte au Lycée *Peut-on vivre sans espoir ?* Piotr se souvenait bien... Non, on ne peut vivre sans espoir.

Sans lumière, sans contour et sans espoir, autant mourir de suite.

Comment fait-on pour mourir volontairement dans un tunnel vide et noir sans rien sans rien.. ?

On peut pas. Alors on continue à vivre. Et puis, on prend goût à continuer à vivre. On voudrait vivre à fond, vivre longtemps, vivre à l'abri, vivre sans compter, vivre à mort.

Le *vivre à mort* lui redonna espoir. Un gros espoir, un espoir gigantesque comme vous pouvez pas imaginer ! Putain ! Une envie de changer le monde avant de le dévorer. Tout refaire depuis le début ! En temps normal on peut pas tout reprendre depuis le début, si on a été mauvais, en plus on deviendrait incroyable. Donc on peut pas...sauf...Sauf si on a vécu un truc fort, un truc balaise, censé traumatiser, un truc que même vos ennemis compatissent : un gouffre !

Piotr se leva, porté par le bonheur, en état de d'euphorie, il courait dans le boyau sans fin et sans lumière ; ses deux bras, comme des balanciers, servaient d'appuis sur les parois et il sentait bien le sang jaillir de ses écorchures, mais qu'importe, courir, porté par la joie, courir trouver une issue, redécouvrir le monde, sans boule de peur et sans boule de rage, courir vers une issue, car à toute histoire il y a une issue, et ce n'est pas l'Audi TT d'Agathe qui nous contredirait, même fatale, il y a une issue. Partout l'issue fatale nous guette, la mort en nous veille.

L'issue serait lumière ! Piotr espérait et courait jusqu'à tomber lourdement sur le sol inégal. Il s'assit, reprit son souffle. Il ausculta son ventre pour y déceler une excroissance en forme de boule, mais rien.

- Piotr, il semble bien que tu aies laissé dans cette aventure, non pas quelques plumes, mais l'origine même de la peur et de la colère...se dit-il, en son for intérieur.

Quand la nuit persiste, le temps s'efface.

Ce n'est d'ailleurs pas la nuit qui persiste, mais le noir. En effet, la nuit a son contraire, le jour, mais le noir lui, à part le blanc du linceul, il n'a pas de contraire.

Depuis combien de temps Piotr errait-il dans son couloir de la mort ? Plusieurs heures, c'est sûr. Peut-être même était-ce le matin et Agathe devait s'inquiéter. A force de marcher dans le noir, il commençait à « ressentir » les inégalités du sol et des parois, il se sentait descendre, descendre, et son pas s'allongeait de plus en plus, en fait il courait vers un centre dont il n'avait même pas idée mais dont il ne présageait pas grand-chose de bon, mais qu'importe, quand il n'y a plus d'image on se réjouit de peu même d'un son étouffé, mat. Piotr entendait son souffle et ses pas racler le gravier. La pente s'accroissait de plus en plus, Piotr ne courait plus, il tombait !

Du couloir au gouffre abyssal il n'y a qu'un pas qu'il venait de franchir ! Tomber dans un gouffre...cette fois il n'y avait plus de nord ou de sud, ne restaient tangibles – et faciles à reconnaître – que le haut, dont il venait et le bas vers lequel il devrait se fracasser dans quelques microscopiques secondes...

Voilà c'est fait.

Piotr s'était fait moins mal qu'il ne pensait. Il était tombé sur un tas de sable mou. Ce sable que l'on rencontre sur les chantiers. Il se releva, s'ébroua, grippa sur le tas, redescendit à quatre pattes de l'autre côté du tas, s'engouffra sans même le savoir dans un tunnel plus petit que le précédent et beaucoup plus court, quatorze mètres soixante exactement.

Huit minutes et vingt-huit secondes.

C'est le temps que Piotr mit pour parcourir cette distance. Arrivé là (ce « là » est très incertain et approximatif aussi) sa main trouva une prise sur un barreau froid et régulier : une échelle ! Il grimpa le long de la paroi, jusqu'à ce que sa tête heurte quelque chose. Quelque chose de souple, sur lequel il s'arc-bouta à l'aide de sa tête, de son cou et de ses mains. Le quelque chose céda.

Il y a bien un inverse au noir, finalement. Le blanc ! La lumière blanche traversa les yeux de Piotr comme un laser. Il tomba à la renverse.

Quelques minutes pour récupérer.

Il était assis sous une sorte de rocher tenu en l'air par deux autres rochers latéraux. On eut dit un dolmen.

- Bonjour, dit Georges Fawcett³. Il marchait vers Piotr, souriant et la main déjà tendue. Si vous êtes Piotr, j'ai un travail pour vous.
- Oui, c'est moi, mais je ne vous connais pas.
- C'est sans importance, vous le voulez ce travail ?
- C'est quoi au juste ?
- Un travail d'éducateur spécialisé. Auprès de jeunes autistes.
- Mais, vous savez j'ai un très mauvais caractère, je suis...un peu nerveux, parfois un peu...agressif.
- Vous voulez dire vous « étiez » un peu...nerveux... Après ce que vous venez de vivre, vous devriez être calmé.
- Je n'en suis pas si sûr.
- Tenez, autrefois vous étiez un jeune crétin tout juste capable de détruire la voiture de sa sœur, et encore ! Pas complètement, regardez, on a pu sauver cela :

³ Président du Comité de Pilotage du CHECC. Cf. [Apostille 1 à La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), Angel Michaud, 2010

Georges Fawcett exhibait aux yeux ébahis de Piotr un lecteur de CD. Piotr n'en croyait pas le réel une seconde. Il faisait jour, ses bras recouverts de poussière et de sang lui offraient un témoignage direct de son aventure, qui lui paraissait subitement bien lointaine au regard du discours de ce Georges Fawcett, qui par ailleurs poursuivait :

- Je vais vous donner un exemple, la stupidité a hanté vos jours, la bêtise votre paradigme, la connerie sans nom votre étendard. Voyez-vous, il y a quelques heures seulement, vous m'auriez mis votre poing dans la figure, alors que là...
- Vous avez raison, j'ai vraiment vécu comme un con.
- C'est du passé tout cela...

Georges Fawcett entraîna Piotr dans sa voiture. Il allèrent boire un café dans une petite brasserie joyeuse, aménagée intelligemment, avec des gens charmants et cultivés, tant les propriétaires que les usagers, du centre de Draguignan⁴.

- Tenez ! Gardez ça, ça vous fera un souvenir.

Il lui avait tendu le lecteur de CD.

Dans cette histoire, la navigation à vue de Piotr l'avait placé dans une situation agressive. Sa vie durant il n'avait eu de cesse d'exploser sa hargne pour un oui ou pour un non. Surtout pour un non.

Diligenter le hasard pour mordre la poussière, s'effondrer, se relever, s'assouplir pour évoluer enfin, faire cesser la rigidité sidérale, respirer.

- Mon cher Piotr, voici une enveloppe qui contient toutes les informations concernant votre nouveau travail. Vous aurez rendez-vous avec Paul Pignon, un homme charmant, il vous expliquera tout. Je vous laisse. Votre sœur Agathe a été prévenue de votre aventure nocturne. Elle sera là d'un moment à l'autre. A bientôt Piotr.

Piotr ne trouva pas la force de répondre. Une grande fatigue l'avait envahi. On ne frôle pas la mort sans conséquence.

Georges Fawcett quitta la brasserie alors que le soleil, haut déjà, se laissait caresser par un nuage égaré là par hasard. Avait-il, lui aussi, passé la nuit à errer dans une longue galerie obscure ?

Le lecteur de CD :

- Je t'avais dit, Piotr, que je reviendrai...

⁴ Ceci est une œuvre de fiction, naturellement.

Et au moment où il réprimait un grommellement énervé – après tout cela ne faisait que quelques minutes qu’il avait retrouvé la clarté, l’espoir, tout ce qui permet à un homme de tenir debout – il entendit dans son dos une voix familière :

- Piotr, Piotr, ouf, tu es là, clamait Agathe, en arrivant essoufflée à ses côtés. Tu es revenu.

Et à ce mot, il sentit un pan de son cerveau se mettre de manière très nette en activité. Je reviendrai, disait la voix, tu es revenu, lançait Agathe. Et soudain les deux voix n’en faisaient plus qu’une. Mais comment avait-il fait pour ne pas entendre cela, pour ne pas reconnaître le timbre de sa sœur, fallait-il qu’il ait perdu à ce point la raison pour passer à côté d’une telle évidence ?

Pendant que sa sœur franchissait les derniers mètres qui les séparait, il réalisa, benêt, confus, qu’il n’y avait pas eu plus couillon que lui et plus patiente qu’Agathe. L’amour fraternel a de ces chemins que les enragés ignorent. Il regardait sa sœur, légère, se rapprocher encore de lui et soudain le souvenir de l’Audi TT le mortifia.

- Je comprends plus rien, je suis désolé, ta voiture, le tunnel, le CD...

- T’inquiète pas, frerot, maintenant je roule à vélo.

Les études de psychologie de sa sœur lui semblaient finalement un peu utiles, lui qui l’avait moqué méchamment, sans complexe, sans retenue aucune.

*Un voyage d’exploration dans sa tête le faisait cheminer au hasard de ses connexions neuronales vers des chemins apaisés, comme surpris de la conquête du soi en alternance avec la domestication du monde.*⁵

Ne resterait qu’à s’appliquer à conserver l’allégeance à la vie. Ce qui ne signifie pas, somme toute, se soumettre à quiconque mais construire avec lucidité l’espace et le temps dans un système fini, c’est-à-dire avec un commencement et une fin. Même si, dans ce monde un peu curieux dans lequel il évoluait, il lui fallait trier dans les confusions immanentes la part du juste du vrai ou de ce qui pouvait s’en rapprocher.

Le chantier pouvait sembler vaste, mais qu’importe, il s’y mettrait avec courage. Déconstruire la haine et la violence pour s’appliquer, morceau par morceau – et bout à bout -, à instruire son dossier personnel pour étymologiquement comprendre et admettre le flexible, l’évolution constante et peut-être éternelle de chacune de nos particules, qu’elle fut élémentaire ou pas.

Plus qu’un chantier, une résolution. Une option de vie qui, sans se marginaliser, évite les pièges de la représentation pure, du paraître, du secondaire mis en avant pour cause de désaffection intellectuelle et de désamour sordide de la connaissance préalable à toute quête identitaire : le respect des acquis précédemment construits, presque toujours dans la maladresse pour cause de

⁵ Jean-Baptiste Botul, [Lettres à Sigmund Freud et Joseph Pujol](#), Lad’AM Editions 2013

recherche de pouvoir par ceux qui souhaitent imposer leur volonté en exploitant la crédulité des peuples maintenus artificiellement dans l'ignorance.

Il savait dorénavant que pour une partie de l'humanité malintentionnée, l'autre partie ne représente que des bêtes de somme, que plus tard, on nommera « barbares », pour se justifier et parce que les images mentales qu'ils proposent sont d'une autre langue.

La crédulité des hommes dépasse ce qu'on imagine. Leur désir de ne pas voir l'évidence, leur envie d'un spectacle plus réjouissant, même s'il relève de la plus absolue des fictions, leur volonté d'aveuglement ne connaît pas de limite. Plutôt des fables, des fictions, des mythes, des histoires pour enfants, que d'assister au dévoilement de la cruauté du réel qui contraint à supporter l'évidence tragique du monde. Pour conjurer la mort, l'homo sapiens la congédie. Afin d'éviter d'avoir à résoudre le problème, il le supprime. Avoir à mourir ne concerne que les mortels : le croyant, lui, naïf et niais, sait qu'il est immortel, qu'il survivra à l'hécatombe planétaire...⁶

- Ecce Homo

Fit le lecteur de CD.

⁶ Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset, 2005

3. L'intrigante Astrid D.

La cuillère à la main, elle hésitait. Allait-elle attaquer le flan par la face nord, entame la plus logique car la plus proche, ou allait-elle contourner le flasque monticule pour y planter sa cuillère à l'arrière et ainsi risquer, en augmentant le trajet jusqu'à sa bouche, de perdre une partie du précieux chargement ? Le sol n'étant pas d'une parfaite platitude, l'assiette où reposait, patient, le flan offrait une déclivité qui accroissait la nappe de caramel à l'arrière. D'où le dilemme d'Astrid.

De plus, ce n'était pas un flan quelconque, un de ces vulgaires Flanby, ou tout autre succédané du même acabit, dont les enfants raffolent et que certains parents osent à peine manger dans une assiette de peur de dévoiler une nostalgie ténue que seuls les grands lécheurs de caramel devant l'éternel seraient à même d'appréhender dans toute sa douce mollesse.

Non, ici Astrid faisait face à un flan authentique, qu'elle se faisait préparer chaque semaine par sa boulangère compatissante et compréhensive. Quant au caramel, elle ne déléguait à personne cette tâche noble et ardue. Le sien était magnifique, tout en moelleux et en onctuosité savamment pégueuse.

Entre le mou et le dur, cela faisait longtemps qu'elle avait choisi. Elle se souvenait encore, non sans frayeur, de ce jour où la tante Adèle, pour étaler ses richesses, pour impressionner la gamine qu'elle était alors ou encore par pur sadisme suintant (elle n'avait jamais bien pu démêler les raisons de cet acte fondateur) lui avait préparé une rastoufagnade de coquillages fumés au bois de hêtre.

Tante Adèle, et son père aussi. Dentiste de profession, il exerçait son métier avec passion comme mû par un sacerdoce imaginaire mais encombrant. Il se donnait pour appartenir à une sorte d'aristocratie du dur, sans humour, sans facétie aucune, juste un étendard du hard pointé comme une réprimande. Sa propre dentition le rapprochait plus volontiers du requin-marteau que de l'escargot ou de la limace. Vertébré, mammifère, bipède, primate et surtout carnassier.

La nuit venue, le père d'Astrid, Denis D., sortait tout de noir vêtu à la recherche d'une proie. Il se fournissait dans les *cantina* où la viande tenait une place de choix sur la carte. Notamment, il fréquentait assidûment un restaurant argentin, le « Pampa », avec son immense salle au milieu de laquelle trônait une gigantesque cheminée faisant office de cuisine. D'énormes quartiers de viandes cuisaient sur un marbre posé à même le feu. Les consommateurs, des hommes pour la plupart, regardaient le feu comme hypnotisés, tous blafards sans sourire pour ne pas trop exhiber leurs dents. Tous semblaient avoir vu le jour dans les Carpates, la nuit, de préférence sous une

lune pleine présageant le malheur. Denis D. semblait être le rejeton incertain, inavoué et non reconnu de Dracula ensemencé par Dark Vador.

Et Astrid tremblait à chaque fois que sa mère l’envoyait chercher son père dans cet antre de carnivores avérés. Dès qu’elle en franchissait la porte, elle se tassait, attendant la pluie de quolibets qui ne manquerait pas de la glacer jusqu’aux os.

- Hé, la mange-mou, t’as une tête de caramel, t’approche pas trop du feu, tu fondrais...
- Tiens Denis, y’a ta guimauve qui vient te voir.
- Oh, petite, tu finiras en flaque d’être aussi molle.
- Viens mâcher à notre table, qu’on voit si t’as des dents.

Les convives se faisaient un plaisir de lui exhiber, au fur et à mesure de son avancée jusqu’à la table de son père – le salaud, il avait vraiment le chic pour s’installer aux tables du fond, rallongeant et complexifiant le trajet à dessein – , leurs impeccables canines effilées, leurs interminables et massifs quartiers de bœuf barbotant dans une mare de jus trop sanguine pour ne contenir que du vin, leurs obscènes carcasses de volailles qu’ils suçotaient avec des slurps avides et à chaque fois Astrid avait l’impression que ces rapaces lui pompaient la moelle. Quand enfin elle arrivait près de son père, il lui restait un dernier rituel à accomplir. Son état d’hébétude était tel à ce stade qu’elle s’en acquittait par-devers elle.

Note de l’éditeur :

A ce stade de la narration, nous nous devons d’apporter quelques éclaircissements sur cette affaire ténébreuse. Comme nous pratiquons habituellement aux éditions Lad’AM, lorsque paraît un nouveau personnage, réel ou fictif, nous menons une enquête. D’ailleurs, « réel » ou « fictif » sont sans importances ni conséquences, il n’entre pas, en effet, dans nos fonctions d’établir la frontière entre réel et fictif, nous ne sommes pas les douaniers à charge des frontières entre le vrai et le faux, le possible et l’impossible, le nommable et l’innommable. Chaque personnage, quelle que soit son origine, est traité dans notre honorable maison avec le plus grand souci d’équité.

Voici donc ce que nous avons découvert après enquête sur Denis D., le père supposé d’Astrid D.. « Père supposé » car nous n’avons pu rapprocher les ADN de Denis et Astrid. A vrai dire, l’ADN de Denis est très confus dans ses différents algorithmes et ordonnances génomiques. Il faut bien le dire, ce garçon présente de nombreuses anomalies qui le poussent à l’extrême limite de la spéciation. Denis appartiendrait donc – le conditionnel et la prudence s’imposent – à une espèce très voisine, mais différente, de la nôtre. Cela ne nous pose aucun problème d’ordre éthique, mais laisse en suspens la réalité du lien de parenté qui relierait Denis et Astrid... Nous

n'en dirons pas plus sur ce sujet, mais nous constatons que les auteurs, Lou Vicemka et Angel Michaud, semblent peu enclins à s'étendre sur ce sujet ou à développer un argumentaire susceptible d'éclairer le lecteur.

Nous nous contenterons donc de rapporter ici les quelques éléments tangibles, crédibles et vérifiés sur certains comportements de Denis.

1. Le piano.

Nous avons découvert que Denis jouait du piano, mais d'une manière très étrange. En effet lorsqu'il s'assoit sur le tabouret de son Steinway, ses doigts ne s'occupent que des touches noires. Sauf quelques exceptions, Denis ne joue que les notes suivantes : ré, mi, sol, la, si, et toujours en bémol... ce qui limite le répertoire à quelques évasives improvisations. A la rigueur il peut, très exceptionnellement, compléter avec des do, ré, fa, sol et la, mais exclusivement en dièse. Nous n'avons pas poussé nos recherches au point de dénicher le compositeur qui serait limité à ce registre et à ce mode. Mais il est fort probable qu'il n'y en ait pas. Hors hôpital psychiatrique, il s'entend.



2. Le cheval.

Denis développe – dans le plus grand secret – une passion pour le cheval. Il en élève un, en cachette, dans un ranch de cow-boys rustres et de cow-boyettes faciles ; il vient admirer son extraordinaire robe blanche tous les week-ends. Denis l'a dressé pour un exercice très particulier et dont nous n'avons trouvé nulle part d'autre exemple. Très jeune, Denis l'a habitué à ne trotter ou galoper que sur deux pattes, l'avant gauche et l'arrière gauche. C'est tout à fait extraordinaire, remarquable même ! Le plus surprenant c'est que le cheval, nommé SMS, pratique cette sorte de « bipédie latérale » sans gêne aucune ni réticence. Il s'applique donc à galoper, son maître sur le dos, en n'utilisant que les pattes gauches. « Etrange équipée » s'exclamera ce paysan du Périgord

Noir en voyant passer Denis et SMS, fortement inclinés sur le côté gauche. Denis fouettait la croupe d'SMS d'une main agacée, alors qu'SMS hennissait à mort, le mors en dehors des dents !



Cette précision semblait s'imposer et devrait apporter au lecteur quelques réponses aux nombreuses questions qu'il ne doit pas manquer de se poser au sujet de Denis et de ses comportements étranges. Naturellement, nous n'avons effectué qu'un travail d'enquêteur. En aucun cas, nous n'aurions poussé le raisonnement jusqu'à tisser des liens entre les éléments suivants : Denis est carnivore, d'une espèce « voisine » de la nôtre, ne joue qu'avec les touches noires de son piano, de marque Steinway, et a dressé son cheval, de marque inconnue, à ne se déplacer qu'avec ses pattes gauches et cela en toutes circonstances : trot ou galop, de travail, moyen, allongé ou rassemblé.

Nous avons, en le lecteur, une confiance absolue et savons qu'il n'appartient qu'à lui d'établir des conclusions ou des diagnostics.

Nous lui souhaitons bonne chance et bon courage et – s'il survit – bonne lecture.

Eric Kandel et Joseph Stiglitz, enquêteurs nobélisés délégués – Lad'AM Editions

Astrid secoua ses souvenirs et goba le flan.

Aujourd'hui était le jour de sa revanche.

Ils allaient voir tous ces carnassiers, ces carnivores, ces prédateurs, ces durs à cuire et du cœur, ils allaient sentir l'incroyable plasticité de la mollesse, l'inédite souplesse des formes molles, l'extraordinaire vitalité du fluant. Des années de résistance discrète aux chantres du rigide l'avaient convaincue de la justesse de sa vision et de sa tâche. Elle avait appris à ne pas les affronter directement, elle se serait fait broyer. Elle avait développé par défaut une résistance coulante. Tout son corps y participait, elle n'ingérait que des aliments mous, avait chassé les angles de son anatomie, ses os disparaissaient sous une confortable couche de peau, homogène et ondulante et ses déplacements même avaient banni toute saccade, toute raideur, toute rigidité. Elle ne marchait pas, elle fluait.

Et aujourd'hui, sa démarche allait être rendue publique. Elle avait travaillé dans l'ombre pendant des mois pour monter le projet, il lui avait fallu surmonter nombre d'obstacles, mais aussi sûrement que l'eau coule, les obstacles avaient fondu.

Aujourd'hui, Astrid inaugurait le siège social du MOU.

Ces trois lettres s'étaient nonchalamment sur la façade du bâtiment. Astrid n'avait pas tenu à développer le sigle, non par souci du mystère, mais plutôt par esprit de concision. Seuls quelques esprits curieux et souples, disséminés aux quatre coins du monde, pratiquaient comme elle le Mouvement Oblong Unifié, ce déplacement d'un genre nouveau, tout d'harmonie et de fluidité. De plus, elle souhaitait que le centre fût ouvert à chacun et surtout, elle ne voulait pas desservir sa vocation première par une appellation qui pouvait paraître saugrenue, farfelue, voire franchement hermétique à ceux qui se déplaçaient encore englués par les lois de la pesanteur.

Autour des trois lettres, la façade faisait montre d'une architecture originale. Elle n'était constituée que de matériaux souples et de plantes vertes. Le chanvre et le sisal entrelaçaient leurs fibres savamment tressées et couraient du sol au toit, du trottoir aux fenêtres, dans de longs sillages végétaux qui, de loin, donnaient au bâtiment un aspect ridé, comme si la sagesse avait trouvé là son incarnation architecturale. Entre ces fibres, autour des ouvertures et le long des génoises, des jardiniers patients et audacieux avaient implanté une multitude de plantes vertes et variées. Des crassulacées, de curieuses cactées et même quelques vivaces foisonnaient ainsi sur la façade et dès que le vent se levait, bise, bourrasque ou rafale, le bâtiment entier se mettait à onduler, se courber, les murs fluctuaient et l'on avait alors l'impression d'un gigantesque cœur vert palpant dans les artères de la ville.

En constante évolution, en perpétuelle genèse, le lieu, pourtant immobile, ne figeait jamais, il était ouvert aux croissances végétales, à tous vents et à tous ceux qui en franchiraient le seuil.

S'il portait le nom de MOU, c'était certes par opposition au dur – il était né de la lutte muette contre les tailleurs de viande et autres tristes sires aux ascendances douteuses – mais Astrid y voyait plus largement un centre de résistance contre toutes les formes de violences.

On y étudierait, on y écrirait, on y penserait, on y accueillerait tout individu malmené, toute personne mortifiée, même les violents, les tailleurs de viande, de pierres, de têtes, de voitures confortables et luxueuses⁷ y seraient reçus s'ils en émettaient le désir et à la condition de vidanger leur rage dans les containers spéciaux prévus à l'entrée à cet effet. L'énergie ainsi accumulée serait immédiatement recyclée pour alimenter le réseau Internet de la structure et, les jours de grande affluence, il était prévu que la quantité d'énergie rageuse recueillie pourrait permettre l'autonomie totale du bâtiment. Bien sûr, Astrid espérait le tarissement rapide de cette source d'énergie mais elle nourrissait peu d'illusions sur la nature humaine et estimait qu'elle commencerait à peine à diminuer lors de la deuxième année d'ouverture.

Mais nous n'en sommes pas là,

aujourd'hui le dur cède

aujourd'hui le MOU ouvre

tous nos vœux de souplesse à ceux qui l'ont conçu, l'animent, le fréquentent, le découvriront...

⁷ - Bonjour, Piotr. Nous vous attendions. (extrait d'une conversation entre Emile et Piotr, le 12 juin 2010, quelques jours après l'inauguration du MOU).

Communiqué de l'AFP – NN43T45 - 9 juin 2010

Les ponts, la glace, certaines sciences, les livres (la couverture, pas les pages), les tables, les noyaux des pêches, les miroirs - surtout les miroirs – les ongles, une balle de fusil, un village, un pays, le monde, sont durs. Aujourd'hui l'inauguration du Mouvement Oblong Unifié permet la réhabilitation définitive du mou qui jusque-là ne semblait pas accéder aux événements sociétaux d'utilité publique. Nos institutions prennent enfin de la hauteur.

En ces circonstances particulières les journalistes de l'AFP ont décidé à l'unanimité de dédier ce poème à ses usagers :

« Dans le fond, tout dépend de l'angle,
mais l'angle s'assimile à une méthode
qui n'a plus cours mais pourtant
ne demande qu'à resurgir de son néant.
Elle consiste à mesurer à l'aide d'un mètre
tendu à l'extrême comme le fil d'une lame
la surface et la forme des choses.
Comme ça,
pour rien. »

La rédaction de l'Agence France-Presse
9 juin 2010

Communiqué de l'AFP – NN43T46 - 9 juin 2010

Une Audi TT a été entièrement détruite à la suite d'un important glissement de terrain entre Saint-Maximin et Barjols (Var). Les enquêteurs intrigués n'ont retrouvé qu'un lecteur de CD en état de marche qui, curieusement, égrainait sans fin cette litanie :

...que je reviendrai...que je reviendrai...que je reviendrai...que je reviendrai...que je reviendrai...

